

— Par **Frédérique Goralczyk**,
docteur en sciences de l'éducation et formatrice à l'IMF de Marseille

Éduquer l'autre, c'est travailler sur soi

Quelle autre profession est capable de s'auto-analyser avec autant d'humour et de lucidité? Cette auteure passe au crible les savoir-faire/savoir-être des éducateurs, sans concession.

L'ÉDUCATEUR s'écoute. Il tient compte de ses craintes, projections et blessures infantiles qu'il travaille en supervision bien entendu (pour s'en distancier, pour éviter de voir chez l'autre ce qu'il ne veut pas voir chez lui)! Il s'auto évalue en permanence. Il se contrôle (par rapport à la légitimité, la loi) et se questionne (éthique es-tu là?). Il travaille à supporter (dans les deux sens du terme) l'altérité et la négativité. Si l'autre refuse de changer, il ne cherche pas à le contrôler, mais il lâche prise pour lui permettre de faire sa place. Il ne dit jamais que c'est le jeune qui n'est pas adapté au service, jamais! C'est la case dans laquelle ON veut le faire entrer qui est trop étroite.

Non, l'éducateur se remet tellement en question que le jeune lui, à toute la place dans son projet, il en est l'auteur, l'acteur, l'agent! L'éducateur est au centre du dispositif. Ah non pardon, c'est le jeune! D'ailleurs, qu'importe puisque l'éducateur n'est pas là pour séduire, ni pour se faire aimer (tout le monde le sait, les éducateurs ne sont pas là pour se réparer!). Il ne prélève pas d'impôt affectif, bien sûr que non!

La rémunération narcissique c'est pas leur truc! Non... son jeu préféré à l'éduc c'est : identifier les transferts négatifs dont il est l'objet. Les quoi???? Les transferts négatifs (oui, parce que les transferts positifs, il les voit vite et s'en empare pour grimper sur le tourniquet narcissique)? C'est quoi ce truc? Un vrai casse-tête chinois, j'vous jure! Pire, une énigme, un truc insolvable. Questionner à quelle place me met l'autre, quelle situation infantile il tente de rejouer?

Dois-je jouer la bonne mère, contenante et suffisamment mauvaise pour être bonne ou dois-je accepter un temps la fusion avec l'autre (ce truc interdit, tabou et obscène à la fois qui entraîne honte et culpabilité chez l'éducateur qui s'y autorise), celui que j'accompagne pour lui permettre de construire ce qu'il n'a pas pu construire dans sa prime enfance quand sa mère prostituée, dépressive et suicidaire

lui renvoyait dans son regard, une image de néant destructurant? Le truc interminable, inachevé et inachevable.

Épuisant. Le boulot d'éduc, une véritable esthétique de l'inconfort! Une quoi!!!??? Une tension permanente pour lutter contre son propre (souvent plutôt sale d'ailleurs) désir d'emprise sur l'autre : l'enfermer dans une boîte bien carrée, lise, hermétique et transparente, y coller une étiquette indélébile et surtout : que rien ne dépasse (au risque

de confronter l'éducateur à sa propre impuissance ou plutôt à son désir de toute puissance et celui de l'institution dans laquelle il sévit). C'est bien connu, l'absence de pouvoir d'agir génère la prise de pouvoir! Eh oui...

De quel autre outil dispose l'éducateur pour jouer à éduquer si ce n'est lui-même, sa subjectivité, lui en tant que corps. Ah non, pardon... j'oubliais, la subjectivité c'est comme la fusion dans l'éducation, c'est répugnant. Mieux vaut être objectif, ça fait plus pro (propre). Mais croyez-vous alors que la subjectivité est une maladie qui se soigne? Se soigne, non. S'assume, oui : si elle est mise en travail en question-

**Le jargon
professionnel ?
Un vrai casse-tête
chinois,
j'vous jure !
Pire, une énigme,
un truc insolvable**

nant les liens qui nous lient aux autres ou à un objet, en interrogeant les motifs de nos engagements, les entraves et les ressources qui nous habitent dans la relation à l'Autre.

Éduquer, c'est évaluer en permanence. Et évaluer, dans cette situation, ne veut pas dire contrôler, mais questionner, interpréter et ressentir. Encore faut-il se l'autoriser... Eh oui : tous, ils tombent tous dans le panneau ! Comme si avoir de l'autorité était un état et un problème lorsque l'éducateur n'en a pas. Comme si, il était question d'un don qu'aurait reçu l'éducateur avant même d'être entré en formation (ou le parent avant même d'être éducateur du quotidien).

Avoir de l'autorité ou pas ? Et si ne pas en avoir était une compétence pour éduquer l'autre, en avoir au sens du pouvoir. Non pas du pouvoir d'agir, mais du pouvoir pris. Faire autorité ne veut pas dire avoir de l'autorité ni être autoritaire. Si je suis à l'aise avec moi-même, je n'ai pas besoin de prendre le contrôle sur l'autre devant les autres.

La contenance sert à ça : accueillir les émotions de l'autre, les transformer pour les rendre assimilables. « Être contenant » aussi, en voilà un joli de « jargonage ». Une belle formule magique pour dire qu'on a géré la situation en évitant que cela pète, déborde et que l'éducateur perde la face. Mais l'éducateur doit-il toujours être contenant ? Comment et pourquoi ? Au nom de quoi cela ne doit pas déborder ? Il est peut-être nécessaire de dépasser les bornes pour le voir ? Quels sont les critères que je vais tenter d'observer en situation pour décider d'être contenant ou de renvoyer l'autre à sa difficulté ? Si je contiens sans cesse, je ne permets à l'autre de développer ses propres mécanismes de défense, d'être inventif, créatif. Il peut faire une crise, il sait que maman est toujours là pour me calmer. Apprendre à me calmer seul, c'est peut-être ça être éduqué : s'adapter. La contenance oui, elle est incontournable, mais le questionnement des limites de celles-ci est incontournable aussi au risque de se transformer en béquille vivante.

Faire autorité, c'est tout le contraire d'avoir de l'autorité, d'être autoritaire. Être autoritaire c'est faire faire quelque chose à l'autre pour se valoriser soi, contrôler les situations, pire, les humains. C'est gérer. « Je gère ! » Contrôler l'autre pour le renormaliser, le rendre normal quoi qu'il arrive même si cette normalité n'a aucun sens pour cet autre que l'éducateur-contrôleur module au gré de ses propres failles qu'il tente de combler en regardant celles de l'autre pour éviter de voir les siennes. Faire preuve d'autorité c'est exiger des choses de l'autre pour se rassurer soi. C'est prendre le pouvoir (autoritarisme) quand on n'a pas le pouvoir d'agir, quand on pas la liberté posturale de faire des choix, qu'on est entravé (pour ne pas dire handicapé de sa propre histoire).

Faire autorité, c'est permettre à l'autre de s'autoriser à faire sa crise (sans craindre le jugement). C'est savoir que maman sera toujours là quoiqu'il arrive, que l'éducateur fera toujours son travail auprès de moi. Faire autorité s'inscrit donc dans la logique d'ouverture, une logique dans laquelle la relation éducative prend appui sur une conception du sujet autonome, capable, réflexif, en projet (pas l'objet sur lequel l'éducateur, pantin de l'institution, colle un programme). Et celui, l'éducateur qui fait autorité sur ce modèle-là du sujet, est celui qui va permettre à l'autre de faire sa place, de parler en son nom, d'être auteur de sa parole. C'est cela faire autorité, permettre à l'autre d'exister, d'ouvrir les possibles, les espaces qui permettront à l'autre de s'en saisir pour changer, grandir, s'éduquer, se montrer autre, autrement que celui qu'il a l'habitude de jouer en collant au désir de l'étiquette que lui a collé ceux qui faisait preuve d'autorité. L'éducateur est garant du dispositif, pas du destin de l'autre. C'est cela faire autorité, se mettre en retrait pour laisser la place à l'autre de s'autonomiser en se reliant, en identifiant et en acceptant ses liens de dépendance. ●

A publié *Éduquer l'autre, c'est travailler sur soi*, Éditions Les Sentiers du Livre, 2015 : (80 p. -18 €)



Jillo